

22 juin 43

documentaires Les Dernières Nouvelles magazine

# ANDRÉ GIDE

**C**EUX qui n'ont jamais douté, même aux heures les plus cruelles, même aux heures les plus décevantes, même aux heures les plus honteuses, du triomphe de notre Patrie, de notre civilisation, de notre humanité, ont cependant frôlé à chaque pas de la terribile bête d'apocalypse qui menaçait encore un peu plus d'une totale disparition toutes les nobles valeurs qui font le sens et l'esprit même de la vie. Nous les chérissions jadis avec la familiarité tendre, mais un peu désinvolte de ceux qui sont trop assurés de ne jamais les perdre ; l'imminence et la masse du péril leur ont restitué leur qualité de choses sacrées. Nous nous répétions la phrase amère de Valéry : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles ». Et déjà, avant même de périr, avant d'être écrasées en bloc et extirpées de leurs suprêmes et fragiles refuges, les choses sacrées commençaient à être souillées par les complices de la grande bête, dénoncées par les sycophantes, venées par les pharisiens, moquées par les flatteurs, les poltrons et les trop malins. Mais ceux qui n'avaient pas perdu l'espoir, les raisonnables et les ardents, se disaient : « Ils en seront pour leur courte honte », car la honte n'est jamais longue chez les gens dont la vue est courtoise à la mesure de leur ruse ; leur profonde futilité, comme à d'autres époques, ajoute à la tragédie de ce temps l'inévitable frange burlesque.

Il n'est que trop vrai que, dans un monde où nous aurions été les débris d'un vieux monde, un salut, comme celui-ci, à un grand écrivain fut devenu impossible, inconcevable et, par une singulière décision du sort, blasphématoire. Il est bon de rappeler ces choses qu'on oubliera vite et qui, je crois, étaient nécessaires pour donner leur vraie couleur au retour d'André Gide parmi nous. On sait que le plus grand prosateur français contemporain, caché en Tunisie, inscrit sur une liste d'otages, libéré par la victoire du 7 mai, est venu chercher une retraite dans cette Algérie qu'il a tant aimée et qui lui a inspiré quelques-unes des plus belles pages lyriques que notre langue pourra offrir comme modèles aux continuateurs d'une civilisation qui n'aura pas péri. Les historiens de la littérature ne manqueront pas de noter que l'arrivée de Gide à Alger précéda de peu celle du général de Gaulle, et sans vouloir outrer la coïncidence, on peut penser qu'il n'était pas mauvais qu'au moment où, dans les tonnerres de l'enthousiasme le plus pur, l'honneur de la France venait en personne prendre le commandement de ses espérances, les lettres françaises fussent en quelque sorte présentes, sous la forme d'ailleurs la plus discrète, la plus réservée, et par conséquent la plus digne, à la fois modeste et éminente. Combien prend tout son sens alors le parfait désintéressement de la vie littéraire de Gide qui n'a jamais fait carrière, jamais postulé d'honneurs, jamais rien voulu être, pas même académicien, et, comme Flaubert, se contenta d'être un pur artiste.

Le grand vieillard à l'œil jeune, à la voix attentive, au masque efféminé, peut jeter un regard tranquille sur son œuvre abondante et mesurée, sobre et complexe, nette et musicale, tout prête à s'inscrire dans la tradition du vrai classicisme, celui qui, à la pureté de la ligne, associe la vibration. La liste est déjà gravée, sur les tables de mémoire, des chefs-d'œuvre parfaits qui porteront le nom de Gide à la postérité. Le voyageur fervent et le moraliste lyrique, aux carnets de route enivrés, aux cahiers excitants comme les juvéniles *Nouritures terrestres*, aux dramatiques « petits traités » dont le plus grave et le plus pieux est sans doute le *Récit de l'Épave prodigieux*, ont saturé la prose française d'une poésie que le vers lui avait dérobée depuis Chateaubriand. Une des plus authentiques traditions françaises, celle de la nouvelle psychologique, la tradition de la *Princesse de Clèves*, de *Manon Lescaut*, d'*Adolphe*, a été renouvelée par au moins quatre réécrits équivalents dans cette même tradition.

l'opéra *Immoraliste*, la déchirante *Porte étroite*, la lucide *Isabelle* et la subtile *Symphonie pastorale*, joyaux purs, d'une probité à la Clouet, et peut-être le sommet de l'œuvre gidéenne. Les *Faux-Monnayeurs* restent une œuvre-témoin, une pierre-de-touche, un noyau de problèmes, une synthèse et un microcosme, qui en font le centre de l'esthétique et de l'éthique de Gide, et qu'il est aussi impossible de négliger que l'*Éducation sentimentale*, *Wilhelm Meister* ou les *Possédés*, qu'on veuille étudier la pensée de l'auteur, ou la littérature de son époque, ou la technique du roman. Même dans le domaine du théâtre, Gide a marqué sa place : l'ironique et pathétique *Saül* atteste avec le généreux *Candide* que le vrai drame, comme chez Racine, Claudel et Giraudoux, ne peut être que poésie, à quoi n'échappe pas, dans sa sécheresse volontaire, une grandeur humaine qui sourd du moderne *Œdipe* et qui procède bien de la même piété qui avait jadis exalté la souffrance de *Philoctète*. Le profond sérieux de Gide, avec le frémissement particulier qui en est la marque, nourrit encore, dans l'image renversée qu'en offre l'étrincelant miroir des *soirées*, la fantaisie satirique, aux explosifs longtemps cachés, de *Paludes*, du *Prométhée mal enchaîné* et des *Caves du Vatican* ; et là encore, avec une figure bien à lui, Gide s'inscrit dans l'immortelle tradition de Rabelais, de Pascal, de Montesquieu, de Voltaire, de Beaumarchais et de Paul-Louis Courier.

Ce n'est pas tout ; un sens esthétique exquis a donné à Gide une sûreté critique qui rappelle celle de Baudelaire ; de simples recueils de notes et d'articles comme les *Prétextes* ont exercé la plus saine influence sur la partie la plus difficile du public cultivé. Sans employer le mot un peu gros de philosophie, il est plus d'un problème moral, et, plus tard, plus d'un problème social, où la passion de sincérité de Gide a fait entendre une note à écouter, comme Montaigne, comme Goethe, à quoi Gide est-il resté étranger, aussitôt qu'il débatait certain appel connu de lui à sa ressource de sympathie, lui qui avait toujours voulu « assumer le plus possible d'humanité », lui qui, de plus en plus, a prêté l'oreille aux voix de la justice, sans jamais s'arrêter, dans sa quête de vérité, plus longtemps que sa conscience, et qui a toujours fini par traverser les grandes tentations des solutions établies, laissant chaque fois derrière lui un dogme qu'il refusait de s'emprisonner, et se dépassant sans cesse, toujours à la pointe de l'esprit, toujours en progrès, au rebours de la plupart.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que l'œuvre la plus importante de Gide ait été lui-même, le développement de sa personnalité. Si *le grain ne meurt...*, son *Journal*, divers écrits encore, joints à l'œuvre d'imagination et à l'œuvre critique, légueront à l'avenir l'image d'une personnalité attachante et influente qui le situent encore dans la série des écrivains qui existent en dehors et comme au-dessus de leurs livres : un Rousseau, un Goethe, un Chateaubriand... Comme ceux-ci, il aura peut-être une légende. Avoir une personnalité (dans le sens un peu particulier que nous envisageons, un rayonnement personnel, séparable de l'œuvre), avoir une légende : chez Goethe, qui a une personnalité, a, plus qu'une légende, une histoire, anecdotique et savoureuse. Hugo, qui a une légende mythologique et savoureuse, a eu ce malheur de n'avoir pas ce rayonnement d'homme qui le détacherait de sa plume. Chateaubriand a une légende décorative (il s'y est assez appliqué) curieusement divergente de sa personnalité charmante. Chez Goethe, la légende olympienne paraît concertée à une orgueilleuse personnalité. S'il y a une légende de Gide, je parie qu'elle sera tellement dans le prolongement de sa personnalité qu'il sera bien difficile de les séparer, et ce sera la récompense de cette exigence intérieure si difficile à bien nommer, car elle est à la fois infrangible et souple, conscience et nature, sincérité d'homme et probité d'artiste.

par  
**Jean HYTIER**



La série des écrivains qui existent en dehors et comme au-dessus de leurs livres : un Rousseau, un Goethe, un Chateaubriand... Comme ceux-ci, il aura peut-être une légende. Avoir une personnalité (dans le sens un peu particulier que nous envisageons, un rayonnement personnel, séparable de l'œuvre), avoir une légende : chez Goethe, qui a une personnalité, a, plus qu'une légende, une histoire, anecdotique et savoureuse. Hugo, qui a une légende mythologique et savoureuse, a eu ce malheur de n'avoir pas ce rayonnement d'homme qui le détacherait de sa plume. Chateaubriand a une légende décorative (il s'y est assez appliqué) curieusement divergente de sa personnalité charmante. Chez Goethe, la légende olympienne paraît concertée à une orgueilleuse personnalité. S'il y a une légende de Gide, je parie qu'elle sera tellement dans le prolongement de sa personnalité qu'il sera bien difficile de les séparer, et ce sera la récompense de cette exigence intérieure si difficile à bien nommer, car elle est à la fois infrangible et souple, conscience et nature, sincérité d'homme et probité d'artiste.